CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre du Châtelet, le 12 novembre 2024 : « MISS KNIFE ». Olivier PY / Antoni Sykopoulos

Quand le Théâtre du Châtelet retentit avec les voix légendaires, de Sarah Bernhardt à Barbara, leur énergie a nourri les teintures, les stucs et les marbres polis. Quand l'on franchit les portiques, nos pas semblent accompagnés par les échos des émotions que les solistes, comédiennes et chanteuses du passé, ont laissé au cœur de cette salle mythique. Cette ancienne forteresse des condamnés a troqué sa hiératique robe de pierre pour le foyer des cœurs éperdus, la fulgurance de l'esprit d'à propos et les fastes de l'opéra ou de la comédie musicale.



Alors arrive l'inénarrable ***Miss Knife*** pour invoquer les esprits qui peuplent le Châtelet et leur donner une voix aux accents pathétiques mais enivrants. Avec une gouaille canaille 2.0 et un accoutrement *Dietrich-Liza-Gagaesque*, **Olivier Py** campe son *alter-ego* avec résolution. Dans les mille et une voix de *Miss Knife* se bousculent Barbara, les égéries de Legrand / Demy, la sensuelle Gilda (Rita Hayworth) et même la bégueule Thérésa. *Miss Knife* épouse une tradition qui a rendu légendaire le Châtelet. D'un battement de cils, *Miss Knife* nous emmène dans le rivage où le cœur brisé est l'esquif qui vogue vers d'ineffables crépuscules.

Comme toute grande interprète, *Miss Knife* a une voix singulière. Puissante et complexe, vibrante dans les graves et précise dans les aigus, elle sait tirer au cœur sans rater sa cible. Elle est ce qu'on appelle en espagnol, "*una gran dama de la canción*". Au piano et aussi en duo avec la diva, **Antoni Sykopoulos** est vibrant d'émotion, ses soli et sa chanson du vieux poète évoquent Anacréon qui voit danser la vie au loin

en se livrant au fatal faux du trépas.

Le programme est un voyage dans la carte du tendre, des glaces saumâtres de la rupture aux mirages doux-amers de la rupture, et la résolution au naufrage dans le vertigineux vermeil de la passion. Chaque chanson composée par Olivier Py et Antoni Sykopoulos est un bijou de jais dont l'éclat charme et ensorcéle. Fascinante soirée qui perce le silence qui est l'oxygène unique des salles de spectacle, l'élément essentiel pour que l'art déverse son flot de merveilles.

_____

CRITIQUE, concert. PARIS, Théâtre du Châtelet, le 12 novembre 2024 : « *MISS KNIFE*« . Olivier PY / Antoni Sykopoulos. **Toutes les photos © Julien Benhamou.**

VIDÉO : « Les Premiers Adieux de *Miss Knife* » (au Théâtre de la Criée à Marseille)

CRITIQUE, opérette-féérie. PARIS, Théâtre du Châtelet,

le 12 juin 2024. Olivier PY : L’Amour vainqueur. A. Sykopoulos, P. Lebon, C. Bourgoin, F. Obé…

Le plafond du Théâtre du Châtelet porte entre frises historiées des cartouches qui rappellent les genres qui ont fait sa gloire. Parmi les disciplines on peut lire « *Féerie*« . Et c’est bien de cela dont il s’agit dans cette production de *L’Amour vainqueur* d’Olivier Py, une féerie doublée d’opérette/cabaret. Si les genres naguère qualifiés de « légers » ont désormais retrouvé leur place méritée au sein des institutions lyriques, la féerie manquait un peu dans les programmations.



Créé en 2019 au Festival d'Avignon, et inspiré d'un conte des Frères Grimm, *L'Amour vainqueur* semble résonner par sa thématique dans une époque livrée aux excès en tous genres. Pour celles et ceux qui pensent, en méconnaissance des genres théâtraux, que *L'Amour vainqueur* est une opérette ou une comédie musicale, elles/ils se trompent, cette belle production est un exemple type de féérie musicale du XXIème siècle. La "*féérie*" se caractérise par l'emploi très libre du merveilleux et souvent portant sur des contes et des histoires romanesques. C'est le cas ici d'une fable aussi simple qu'intense et prompte au débordement d'un merveilleux très contemporain. Si le livret est assez faible, avec des rimes faciles ou certaines musiques conçues en glosant Michel Legrand, Barbara ou Florimond Hervé, le tout est un exemple fantastique de ce que le genre abandonné de la féérie peut encore susciter à notre époque. L'abandon vraisemblable de toute logique et de toute complication n'est pas une maladresse mais contribue à un voyage sensible dans la simplicité des émotions. **Olivier Py** réussit – par son texte, sa musique et sa mise en scène – à succéder à Charles Nodier, Victor Hugo et d'autres grands poètes et dramaturges pour nous émerveiller comme jadis dans les salles des boulevards parisiens du XIXème siècle.

Or, pour bâtir une production aussi ambitieuse et rendre au merveilleux sa place sur la scène du Théâtre du Châtelet, il fallait une équipe aguerrie et de grande qualité. Dans le rôle guignolesque du Général, sorte de général Boum doublé de Voldemort, **Antoni Sykopoulos** a été vocalement fantastique, mais a fait preuve régulièrement d'hystérie dans le jeu, avec des éclats de voix à outrance. La Princesse-violoncelliste est **Clémentine Bourgoin**, et si le jeu semble assez juste tandis que ses qualités d'instrumentiste sont certaines, vocalement la voix est fragile et peu puissante. **Pierre Lebon** dans les rôles du Prince et de la Fille de vaisselle est formidable.

Dans son rôle dramatique du Prince, il est une sorte de Segismundo caldéronien, d'une candeur digne du récit des Grimm. En revanche, dans le rôle de la Fille de vaisselle, il rappelle les meilleures heures de la *Commedia dell'arte*. C'est un talent formidable à suivre absolument ! A son habitude, **Flannan Obé** est un artiste complet de *music-hall*. Cependant il serait temps qu'il cesse d'être sa propre caricature pour incarner l'essence des rôles qu'on lui confie, il en a l'énergie et les qualités.

A la fin heureuse de cette nouvelle féérie, le sentiment d'avoir traversé les âges et être encore ému ne s'estompe pas. A l'image du *Lac des cygnes*, autre féérie chorégraphique, cet *Amour vainqueu*r n'a pas simplement triomphé du chaos et du sang, mais a également réussi à faire renaître une part d'enfance en nous dans l'éternel émerveillement du spectacle vivant.

_____

CRITIQUE, opérette-féérie. PARIS, Théâtre du Châtelet, le 12 juin 2024. O. PY : L'Amour vainqueur. A. Sykopoulos, P. Lebon, C. Bourgoin, F. Obé / Olivier Py. Photos (c) Thomas Amouroux.

VIDEO : Olivier Py présente:explique « son » *Amour Vainqueur*

CRITIQUE, opéra. NICE, Opéra, le 30 mai 2024. STRAVINSKY /

POULENC : Le Rossignol / Les Mamelles de Tiresias. Rocio Pérez, Sahy Ratia, Matthieu Lecroart… Orchestre Philharmonique de Nice, Chœur de l'Opéra de Nice. Claire Leguay / Olivier Py.

Foutraques, impertinentes, d'une drôlerie poétique et loufoque, les Mamelles de Tiresias de Poulenc gagnent ici une pétillante irrévérence ; la mise en scène d'Olivier Py outre ses références aussi assumées que justes, doit comme toujours une bonne part de sa séduction visuelle à la machinerie qui organise les décors et structure la cohésion du spectacle. Ce qui n'était pas acquis d'emblée en associant les dites MAMELLES [1947] au…. ROSSIGNOL de Stravinsky [1914].

En outre, contrainte ou défi pour l'équipe artistique, les mêmes chanteurs assurent les rôles dans l'un puis dans l'autre

opéra. Visuellement passionnant à suivre **le dispositif est celui d'un théâtre de music-hall**, côté coulisses en partie 1, pour Stravinsky ; côté scène [et son superbe escalier avec grand rideau à paillettes] pour la seconde partie, Les Mamelles de Tiresias.



La subtilité est d'avoir réglé la même chorégraphie [6 danseurs aguicheurs aux poses érotiques maîtrisant tous les codes du Cabaret] qui se voit ainsi côté pile au I puis côté face au II. Un réglage délectable du jeu d'acteurs souligne aussi la réussite de la performance et globalement l'esprit mordant et spirituel d'Olivier Py, son imaginaire pétillant riche en travestissements et autres rôles transgressifs.

Le Rossignol est chanté ici en français comme à sa création à l'Opéra de Paris, en mai 1914 [sous la direction du génial chef français Pierre Monteux].

Comme dit précédemment, le dispositif profite surtout aux Mamelles dont la truculence délirante, le génie poétique qui produit des tirades hilarantes de pur loufoque, entre surréalisme et burlesque font mouche dans ce décor cabaret, des lors intitulé « Zanzibar » ; d'ailleurs c'est tout l'Opéra de Nice qui est rebaptisé ainsi, dès l'entrée depuis le parvis. Les spectateurs vont au cabaret ainsi que les y invite

Olivier Py toujours amusé, inspiré à exprimer la part féminine du masculin. L'intéressé précise même qu'il a retrouvé traces d'un authentique cabaret dénommé « Zanzibar », de surcroît fréquenté par Apollinaire [qui inspire le livret des Mamelles] et par Poulenc, certes à deux périodes différentes mais cette concordance accrédite davantage la mise en scène.

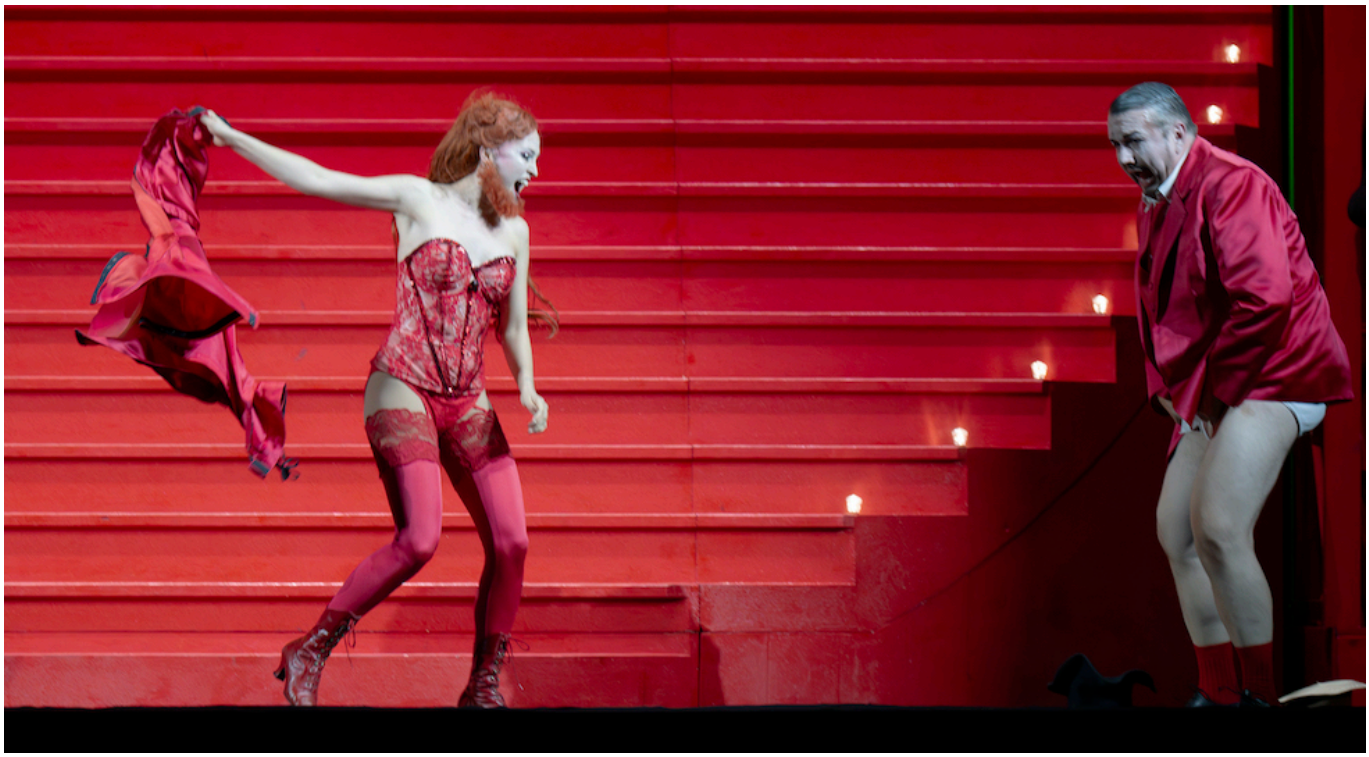
Le Rossignol, Les Mamelles de Tiresias
le Cabaret Zanzibar à l'Opéra de Nice…
Côté pile, côté face



On comprend d’autant mieux qu’il ait été inspiré par la trajectoire de Thérèse, épouse bien sage et soumise, qui change de sexe, et devient « TIRÉSIAS », mâle à la barbe dominatrice, qui veut être conseiller municipal et même député ; cependant que son mari déconcerté après s’être lui aussi travesti,- entrepris par un policier bodybuilder-, assume désormais d’enfanter… jusqu’à produire plus de 40 000 bébés, répondant en cela à l’esprit du temps de Poulenc : après le choc de la seconde guerre, les français sont invités à rebâtir la nation et faire des enfants, y compris ceux « qui n’en faisaient guère ».

D’un bout à l’autre, la figure très réussie de la faucheuse, squelette souriant en robe et couronnée, semble arbitrer l’action, paraît toujours au cas où on risquerait de l’oublier. Sous la poésie du conte [aux accents slaves et orientaux dans le Rossignol], derrière le masque de l’irrévérence la plus libre et fantasque [Les Mamelles], le spectacle n’oublie pas de souligner la gravité ; référence à l’humaine fragilité qui doit faire rire plutôt que pleurer.

La finesse de l’approche écarte toute vulgarité et c’est bien là sa séduction essentielle. Qui permet d’accepter tous les délires visuels [et ils sont nombreux].



Vocalement **Rocio Pérez** assure sa partie coloratoure pour le Rossignol puis surtout Tiresias, même si l'on perd l'intelligibilité et le mordant du français. A ses côtés se distniguent en gouaille comme un précision textuelle, le très convaincant directeur de théâtre [**Matthieu Lecroart**] sans omette l'excellent ténor **Sahy Ratia**, au verbe facile, au jeu scénique naturel. Les deux chanteurs renforcent la charge poétique du spectacle, sa force séditieuse, son caractère éminemment loufoque et si juste.

Efficace, la direction de **Lucie Leguay** passe sans accroc du ton suave et ironique du Rossignol, au piquant tendre et enivré des Mamelles. Peut-être aurions nous apprécie davantage de nuances et de mystère dans la partition de Stravinsky.

On sait gré au directeur des lieux, **Bertrand Rossi** de choisir à propos des productions aussi musicales que décalées, dont le sens et l'esprit détonnent, produisant pour le spectateur, des expériences souvent inoubliables. Dans le sillon du déjanté opéra de Zappa [fabuleux « 200 motels – The Suites », en déc 2023], de L'Olimpiade de Vivaldi, récente production tout

aussi inventive et scéniquement surprenante, ce diptyque Stravinsky / Poulenc surprend, titille autant qu'il séduit et enivre. Produisant un réjouissant moment de théâtre, la réussite est indiscutable. Encore une représentation aujourd'hui samedi 1er juin, 15h. Courrez-y !

CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 1er décembre 2023. ZAPPA : 200 motels – The suites. Antoine Gindt / Léo Warynski.



CRITIQUE, opéra. NICE, Opéra, le 30 mai 2024. STRAVINSKY/ POULENC : Le Rossignol / Les Mamelles de Tiresias. Rocia Pérez, Sahy Ratia, Matthieu Lecroart… Orchestre Philharmonique de Nice, Chœur de l'Opéra de Nice. Claire Leguay / Olivier Py. Photos © Dominique Jaussein.



d'autres critiques opéra / Opéra de Nice

LIRE aussi notre présentation des Mamelles de Tirésias et du Rossignol à l'Opéra de Nice : https://www.classiquenews.com/opera-de-nice-le-rossignol-les-mamelles-de-tiresias-les-28-30-mai-1er-juin-2024-olivier-py-lucie-leguay/

LIRE aussi notre CRITIQUE de 200 MOTELS de Franck Zappa à l'Opéra de Nice (déc 2023 – janv 2024) : https://www.classiquenews.com/critique-opera-nice-le-1er-decembre-2023-zappa-200-motels-the-suites-leo-warinsky-antoine-gindt/

LIRE aussi notre CRITIQUE de l'OLIMPIADE à l'Opéra de Nice (avril / mai 2024) : https://www.classiquenews.com/opera-de-nice-lolimpiade-des-olympiades-dapres-vivaldi-creation-les-30-avril-2-et-4-mai-2024-jean-christophe-spinosi-eric-oberdorff/

ACADÉMIE LES CHANTS D'ULYSSE – 2ème ÉDITION, du 26 avril au 4 mai 2024. Patricia Petibon, Héloïse Gaillard, Thierry Escaich, Olivier Py, Corinne et Gilles Benizio alias Shirley et Dino… [Fontevraud, Saumur]

UNE FORMATION COMPLETE… Pilates, yoga, danse, le matin ; puis classe de chant et de pratique instrumentale (avec la soprano **Patricia Petibon** et la flûtiste et hautboïste **Héloïse Gaillard**), à la fois en séance collective et individuelle ; sans omettre musique de chambre… ou improvisation (avec **Thierry Escaich**), l'Académie fondée par Patricia Petibon et Héloïse Gaillard, « ***LES CHANTS D'ULYSSE*** », offre une formation complète, en une semaine, avec à l'issue du travail, une représentation publique où les jeunes académiciens auront appris à bouger, se maquiller et choisir leurs costumes de scène… à défendre la vérité de leur personnage. Le défi pour l'ensemble des équipes (professeurs, académiciens, administratifs, techniciens…) est de trouver un fonctionnement humain où chacun tient sa place

pour qu’à terme, chaque individualité participe à cette totalité qui fait sens : pendant la semaine, un collectif animé par les mêmes valeurs de discipline, plaisir, empathie, respect, dépassement ; lors de la soirée de « restitution », dans la performance qui en découle, une troupe homogène, valorisée dont chaque sensibilité produit un spectacle vivant où la magie s’envisage et se réalise…



Photographie : Jef Rabillon

Les 2 deux cofondatrice des « Chants d’Ulysse » : Héloïse Gaillard et Patricia Petibon, dans le cloître de l’Abbaye Royale de Fontevraud (©Jeff Rabillon)

A Fontevraud et Saumur, l’école de l’excellence a désormais un nom : les Chants d’Ulysse

L’intérêt de l’Académie est d’offrir aussi **une série de conférences** et de rencontres croisant les arts et les sciences où le musicien (et aussi le public) découvre des regards différents, des disciplines et des approches riches d’enseignements… Les Chants d’Ulysse souhaitent démultiplier les champs de vision, élargir la perception et la compréhension ; autant de thématiques et d’approches propres à aiguiser le sens critique et la curiosité, pour mieux enrichir le métier d’artiste.

Plus qu’un entraînement intensif, la formation entend suivre la figure d’Ulysse (d’où le titre de l’Académie : « ***les Chants d’Ulysse*** »). Comme le héros et voyageur grec, l’académicien suit un parcours qui l’éveille ; qui l’incite autant à ressentir par son corps que par l’esprit : « trouver son centre », connaître ses limites, apprendre, recevoir et donner, c’est à dire être bienveillant et avancer ensemble… Les Chants d’Ulysse sont une académie hors normes, entre Fontevraud où ont lieu le cycle des conférences, et le Théâtre le Dôme à Saumur où les cours investissent les classes de l’école de musique et où a lieu **la représentation finale**, qui permet au public (entrée gratuite) de mesurer les résultats d’un apprentissage des plus formateurs (**samedi prochain, 4 mai 2024** à 20h).



Classe de flûte, avec Héloïse Gaillard © Lucy Boccadoro

CLASSES DE CHANT ET D'INSTRUMENTS… Cette année, les classes de violon, de flûte, de clavecin, de chant rythment une semaine électrisante, dont l'activité est bouillonnante. Le territoire et la Ville de Saumur ont beaucoup de chance d'accueillir ainsi chaque année, cette session exemplaire qui forme les musiciens, chanteurs et instrumentistes de demain. Il revient à Héloïse Gaillard tout le mérite d'avoir su ainsi poser les fondations d'une coopération active, exemplaire entre 2 sites du département : l'Abbaye Royale de Fontevraud et le Dôme de Saumur. La fondatrice de l'ensemble Amarillis apporte

également toute sa riche expertise artistique comme instrumentiste et cheffe d'orchestre dans le processus pédagogique. Sa complice de toujours, la soprano Patricia Petibon transmet sans compter sa connaissance très fine du métier, les enjeux et les sacrifices, les promesses et la réalité du chant. Chacun de ses cours est en soi, une expérience autant humaine qu'artistique, où toutes les composantes d'une mélodie ou de l'air d'opéra à travailler, deviennent source de découvertes et de transformation intime.



Classe de chant avec Patricia Petibon © Lucy Boccadoro

CONNIVENCE EXEMPLAIRE, CRÉATION, IMPROVISATION… Et comme un encouragement aux jeunes apprentis, les 3 musiciens qui

partagent un même regard, la même conception du métier, en connivence et en compréhension : Patricia Petibon, Héloïse Gaillard, Thierry Escaich retrouvaient au démarrage de l'Académie 2024, ce 26 avril dernier, Olivier Py dans un programme spectaculaire et époustouflant : « ***Destins de Reine*** ». La partition spécialement composée par Thierry Escaich pour Patricia Petibon et Amarillis, met en musique le texte dense, vertigineux, halluciné d'Olivier Py (qui est aussi le parrain des Chants d'Ulysse) ; une évocation d'Aliénor d'Aquitaine qui a son gisant à Fontevraud à quelques mètres de la salle de concert ; figure féminine impressionnante, Aliénor inspire au poète, un parcours contemplatif et dramatique, onirique et délirant que Patricia Petibon habite, incarne, sublime dans l'énergie, la vivacité, la précision, comme une pythie funambule. **Déjà créé l'an dernier ici même à Fontevraud**, mais dans le réfectoire et son volume réverbérant, la partition reprise ainsi gagne dans l'Auditorium, un surcroît expressif dans une acoustique plus mate, détaillée, remarquablement définie. Auparavant en première partie, Olivier Py, accompagné par Thierry Escaich, en pianiste improvisateur, déclamait ses propres textes, les poèmes évoquant eux aussi Aliénor [mais qui n'ont pas été mis en musique par le compositeur pour le cycle destiné à Amarillis et Patricia Petibon]. Inoubliable performance musicale et poétique, ciselée à deux voix.



Concert d’ouverture de l’Académie Les Chants d’Ulysse 2024 par

Héloïse Gaillard, Patricia Petibon et Amarillis © Lucy Boccadoro

Dans ce terreau puissant et inspirateur, qui mêle création et improvisation, contemporain et baroque (car les instrumentistes d'Amarillis ouvraient le concert avec Purcell et Haendel), les académiciens des Chants d'Ulysse 2024, comme le public nombreux auront mesuré les vertiges inouïs de ce préalable halluciné ; ils auront certainement puisé les éléments pour nourrir leur propre cheminement intérieur… Aucune autre Académie ne développe une approche formatrice aussi complète.

Le public quant à lui est chaleureusement invité à suivre à Fontevraud (Auditorium de l'Abbaye Royale) les conférences ; à Saumur (Le Dôme), le spectacle qui clôture la semaine de cours intensifs (ce 4 mai 2024).

_____

Découvrez le programme complet des Chants d'Ulysse 2024, nouvelle Académie (2ème édition, du 26 avril au 4 mai 2024) fondée par Héloïse Gaillard et Patricia Petibon : https://amarillis.fr/academie/

Lire aussi notre critique complète de la création de Destins de Reine, Fontevraud, le 14 avril 2023 : https://www.classiquenews.com/critique-concert-fontevraud-le-14-avril-2023-destins-de-reine-creation-de-tombeau-pour-alienor-thierry-escaich-olivier-py-patricia-petibon-heloise-gaillard-amarillis/

Soirée mémorable à Fontevraud. Pour lancer la 1ère édition de leur prometteuse Académie (Les Chants d'Ulysse, entre le Dôme

***de Saumur et l'Abbaye royal de Fontevraud pour les conférences et cette création), Patricia Petibon et Héloïse Gaillard présentent un programme inédit « Destins de Reine » dont la pièce maîtresse* est en liaison avec l'histoire du lieu, la création de « Tombeau pour Aliénor »…**

CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». Création de » Tombeau pour Aliénor « (Thierry Escaich / Olivier Py). Patricia Petibon, Héloïse Gaillard (Amarillis)

LES CHANTS D'ULYSSE 2024
Agenda / récapitulatif

CONCERTS

HONNEUR À ALIÉNOR D'AQUITAINE

Concert d'ouverture de l'Académie les Chants d'Ulysse

1. Thierry Escaich sur un livret d'Olivier Py avec Patricia Petibon et l'Ensemble Amarillis (direction artistique Héloïse Gaillard)
2. Improvisations de Thierry Escaich (piano) avec des poèmes déclamés par Olivier Py (comédien, metteur en scène).

Concert le 26 avril 2024 à 20h • Abbaye royale de Fontevraud, Auditorium • 22€ (plein) / 16€ (réduit)



CONCERT DE CLÔTURE AU THÉÂTRE LE DÔME – ANGERS

Spectacle instrumental et lyrique / ***Participants et enseignants de l'Académie Les Chants d'Ulysse***

Patricia Petibon et David Levi – chant
Erika Guiomar, Joseph Birnbaum – chefs de chant
Héloïse Gaillard – flûtes à bec et hautbois baroque
Matthieu Camilleri – violon baroque
Atsushi Sakai – viole de gambe et violoncelle baroque
Brice Sailly – Classe de clavecin
Thierry Escaich – Improvisation
Corinne et Gilles Benizio – Théâtre
Sabine Novel – Danse
Emma Delahaye – Pilates
Zelia – Stylisme et costumes
Angélique Humeau – Maquillages et coiffures

Concert samedi 4 mai 2024 à 17h • Entrée libre • Théâtre Le Dôme

_____

CONFÉRENCES

Toutes les conférences ont lieu à l'ABBAYE ROYALE DE FONTEVRAUD (Auditorium), de 18h30 à 20h et sont ouvertes au public en entrée libre. Elles seront animées par la journaliste, animatrice, chargée de mission à la Philharmonie de Paris Chloë Cambreling.

SUR LES TRACES D'ULYSSE ET PÉNÉLOPE
Le dramaturge, comédien, auteur et directeur du théâtre du Châtelet Olivier Py.

Olivier Py a dirigé le festival d'Avignon de 2013 à 2022. Il dirige le théâtre du Châtelet depuis 2023. Metteur en scène de théâtre et d'opéra, dramaturge, réalisateur mais aussi comédien et auteur, Olivier Py ancre son œuvre au cœur des préoccupations de ses contemporains afin de pouvoir ouvrir avec eux un dialogue, poétique et politique.

Conférence le 27 avril 2024 à 18h30 • Auditorium • Inclus dans le billet d'entrée • Sur réservation

---

COMMUNICATION EXTRA VERBALE

Le physicien Etienne Klein avec le professeur spécialisé en communication Romain Philippe Pomedio.
Etienne Klein est physicien et philosophe des sciences. Il dirige le laboratoire de recherche sur les sciences de la matière (Larsim) et se consacre également à la vulgarisation scientifique (émissions radiophoniques et nombreux ouvrages). Il enseigne à l'Ecole Centrale de Paris. Son dernier ouvrage en date, Courts-circuits, paraît en avril 2023 (Gallimard, NRF).

Romain Philippe Pomedio est un enseignant-chercheur français, docteur en sciences de l'information et de la communication et maître de conférences à l'université Paris-VIII, président de Cinaps TV (télévision TNT en Île-de-France). Il enseigne la sémiologie de l'image et il s'est spécialisé sur l'impact des images mentales et la plasticité de la cognition. Avec Bernard Baschet, il ouvre un atelier de recherche : Production musicale et formulation des images mentales chez les enfants autistes. Il fonde avec Howard Buten « KOSCHISE », un centre d'études sur la communication des enfants autistes. Les recherches s'orientent sur la mise en forme de techniques

d’imitations (neurones miroirs) pour développer l’empathie.

Conférence le 28 avril 2024 à 18h30 • Auditorium • Inclus dans le billet d’entrée • Sur réservation
Réservez votre place

DE L’ORIGINE DE LA VIE AUX RACINES DES ARBRES : UN CIEL INCONTOURNABLE

Dominique Paulin, plasticienne, avec Patrick Michel, astrophysicien

Dominique Paulin exerce le métier de peintre en parallèle de sa carrière de médecin. En 2008, elle dévoile au public les œuvres qu’elle peint depuis toujours.
Haute en matières et admirable coloriste, elle joue les alchimistes mêlant huile, pastel et encre à des matériaux inattendus (brou de noix, terres, cendres, produits de beauté). La matière travaillée donne corps à un monde en création, où le geste et la lumière structurent la toile. Elle parvient à capter l’infime, l’apprivoiser et finalement le révéler.
La question que vient nous poser Dominique Paulin est celle du devenir de l’homme et de son espace : notre planète. Catastrophe naturelles, incertitudes, angoisse de l’inconnu, nourrissent son œuvre qui appréhende l’art comme un moyen d’anticipation, d’exploration des issues possibles.

Patrick Michel est Astrophysicien, Directeur de Recherche au CNES à l’Observatoire de la Côte d’Azur. Il dirige ou contribue fortement à des projets de recherches et des missions spatiales consacrés aux astéroïdes et à la défense planétaire. Il est notamment le responsable scientifique de la mission Hera de l’ESA qui effectue avec la mission DART de la NASA le premier test de déviation d’astéroïde, dans le cadre

de la protection du risque d'impact de corps céleste. Il a reçu la Médaille d'Argent de la NASA, la Médaille Carl Sagan de la Division Américaine de Sciences Planétaires pour son excellence dans sa communication avec le grand public, les Médailles d'Or de la Ville de Nice et de Saint-Tropez, et le Prix Jeune Chercheur 2006 de la Société Française d'Astronomie et d'Astrophysique. L'astéroïde 7156 Patrickmichel lui a été attribué par l'Union Astronomique Internationale. Son dernier ouvrage paru aux Editions Odile Jacob s'intitule « A la rencontre des astéroïdes : missions spatiales et défense de la planète » avec une préface de l'astronaute Jean-François Clervoy.

Conférence le 30 avril 2024 à 18h30 au Théâtre Le Dôme

VOYAGE MUSICAL ET VISUEL AU CŒUR DE L'ABBAYE
Journée immersive à l'Abbaye royale de Fontevraud

14h00 : performance avec la plasticienne Dominique Paulin et des participants
à l'Académie internationale Les Chants d'Ulysse

17h00 : atelier avec le chanteur lyrique Robert Expert *"La voix, comment ça marche"*

21h30 : *"Une balade scientifique et artistique sous les étoiles"* avec Patrick Michel.

Le 1er mai 2024 dès 14h • Inclus dans le billet d'entrée • Sur réservation
Réservez votre place

_____

LA VOIX DANS TOUS SES ÉTATS – TROUVER SA VOIX SANS LA MALTRAITER
Elisabeth Fresnel, phoniatre, avec les comédiens Corinne et Gilles Benizio, alias Shirley et Dino

Le docteur Elisabeth Fresnel est médecin phoniatre, attachée au Service O.R.L. de la Fondation A. de Rothschild à Paris. Elle a créé un “laboratoire de la voix”” en 1985, structure alors quasi unique en France. Depuis 1992, elle le dirige et travaille en équipe, avec des orthophonistes, des psychologues et un professeur de chant. Ce travail multidisciplinaire l’a amenée à prendre en charge les “”professionnels de la voix”” que sont les enseignants, les artistes, les avocats, les journalistes, les hommes politiques.

Corinne et Gilles Benizio se rencontrent en 1982 à l’université de Théâtre – Paris III. Dès 1987, avec la compagnie Achille Tonic, ils imaginent des spectacles sur le thème du Music-Hall. En 1988, on découvre pour la première fois dans le cadre du festival du Off à Avignon les personnages de Shirley et Dino. Corinne et Gilles Benizio se consacrent dorénavant à la mise en scène d’opéras. Leur première mise en scène a été confiée par Hervé Niquet pour le Concert Spirituel, avec King Arthur pour le Festival Radio France à l’Opéra de Montpellier en 2008. Toujours avec le Concert Spirituel, le duo met en scène La Belle Hélène d’Offenbach, La Belle au Bois Dormant de Hérold et Don Quichotte chez la Duchesse de Boismortier, et plus récemment Platée de Rameau en 2022. En mars 2023, ils présentent à Grenoble leur mise en scène de l’opéra Turandot, de Franco Alfano et Giacomo Puccini.

Conférence jeudi 2 mai 2024 à 18h30 au Théâtre Le Dôme
Plus d’informations sur le site officiel d’Amarillis **:**

https://amarillis.fr/academie/

OPÉRA DE NICE. LE ROSSIGNOL (Stravinsky) & LES MAMELLES DE TIRÉSIAS (Poulenc), les 28, 30 mai, 1er juin 2024. Olivier Py (mise en scène), Lucie Leguay (direction).

L'Opéra de Nice affiche, en une soirée, deux ouvrages lyriques du XXème siècle, créés à 30 ans d'intervalle, où la poésie et le délire fantaisiste, aux éclats et saillies mordants mais si justes, inspirent deux compositeurs parmi les plus originaux. Et que met en scène le pertinent et féerique Olivier Py.

La soirée s'annonce exceptionnelle, elle compte ***Le Rossignol*** **de Stravinsky**, onirique et merveilleux, et ***Les Mamelles de Tirésias*** **de Poulenc** à l'humour gentiment décalé. Librement inspiré d'Andersen, *Le Rossignol* de Stravinsky évoque une

Chine mythique, où l'Empereur d'abord charmé par le chant d'un rossignol, se laisse un jour séduire par le chant d'un oiseau mécanique que lui offrent des émissaires japonais. Vexé, le rossignol quitte la cour. Pourtant il n'oubliera pas l'infidèle Empereur quand il verra ce dernier menacé par la mort… L'ouvrage est créé à Paris, en français, en mai 1014, à la veille de la Première Guerre mondiale.

Face à cette fable de l'amitié et de la fidélité, *Les Mamelles de Tirésias* font passer du drame à la comédie. Poulenc met en musique la pièce d'Apollinaire, dont le sujet fit scandale en son temps : le poète y met en scène une femme, Thérèse, qui regimbe contre la société machiste dans laquelle elle vit. Inattendue mais si juste, sa transformation… en homme ! Une pochade pleine d'humour et de lucidité, que la musique toujours fabuleusement imaginative de Poulenc transcende à chaque mesure. Les deux thématiques et les deux univers inspirent **Olivier Py**, qui signe la mise en scène aux côtés de la jeune cheffe d'orchestre **Lucie Leguay**, qui ne cache pas son amour pour la musique française et les ouvrages parisiens. Spectacle en français surtitré en français et anglais.

Igor Stravinsky : Le Rossignol
Francis Poulenc : Les Mamelles de Tirésias
Durée : 2h avec entracte

mardi 28 mai 2024 à 20h
jeudi 30 mai 2024 à 20h
samedi 1er juin 2024 à 15h



RÉSERVEZ vos places directement sur **le site de l'Opéra de Nice** :

https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1045/le-rossignol-les-mamelles-de-tiresias

Le Rossignol – Opéra en trois actes.
Livret d'Igor Stravinsky et de Stepan Mitoussov d'après le conte d'Andersen Le Rossignol et l'Empereur de Chine.
Créé le 26 mai 1914 à l'Opéra de Paris.

Les Mamelles de Tirésias – Opéra bouffe en deux actes et un prologue.
Adaptation de la pièce homonyme de Guillaume Apollinaire.
Créé le 3 juin 1947 à l'Opéra-Comique.

Coproduction Théâtre des Champs-Elysées, Oper Köln et Opéra Nice Côte d'Azur



Conférence – rencontre

lundi 27 mai 2024, 18h – conférence « face à face »
Nice, **L'Artistique**, centre d'art et de culture

27 Boulevard Dubouchage, 06000 NICE

La veille de la première de chaque opéra, rencontrez les maîtres et les maîtresses d'œuvre du spectacle à l'Artistique. Vous découvrirez ainsi leur vision et leur interprétation de l'œuvre qui vous attend sur la scène de l'opéra.

PLUS D'INFOS : https://www.opera-nice.org/fr/evenement/1058/face-a-face-le-rossignol-les-mamelles-de-tiresias

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées (du 28 février au 7 mars 2024). MOUSSORGSKY : Boris Godounov (version 1869). A. Roslavets, V. Bunel, L. Dufy… Andris Poga / Olivier Py.

Il y a un peu plus de deux ans l'Europe vivait encore dans une paix relative, malgré des vents funestes qui s'élevaient à l'Est. Désormais les hivers, les printemps et les étés se sont succédé avec leur vagues de vie, alors que sur les plaines fertiles d'Ukraine, la mitraille gronde et le fusil remplace le doux chant des *dumkas*. D'aucuns font croire que la Russie est un pays barbare depuis des siècles. L'affirmation est galvaudée parce qu'un aussi vaste territoire a su s'imposer

par le feu et le sang mais aussi par le génie brillant de ses expressions artistiques aussi étincelant que la première neige d'hiver. L'histoire russe est traversée de périodes de grande confusion, peut-être que la flamme fataliste chère à ses romanciers s'est nourrie de la nature complexe de la construction de son état. A la suite du plus long règne de l'histoire de la Russie, celui du terrible Ivan IV (1533-1584), la très jeune nation s'est embourbée dans près d'un siècle chaotique de divisions et guerres intestines. C'est finalement en 1689 que Pierre Ier, dit le Grand, va stabiliser la situation institutionnelle définitivement à la suite des réformes de son père Alexis Ier dit le « Très paisible ».

Temps troublés



Curieuse situation que cette période appelée le « Temps de troubles » où est puisée la paille qui sert à fourrer

l’épouvantail des régimes extrêmes. Ni révolution, ni guerre civile, cette période est surtout traumatisante pour la Russie comme une époque où la nation et la culture russe ont failli disparaître sous la tutelle des puissances de la région, la Suède et surtout la Pologne qui a mis le pays sous sa tutelle. Voilà l’origine du sentiment paranoïaque contre l’occident qui « justifie » tous les excès.

C’est en 1598 que le boyard Boris Godounov est couronné tsar, sous le nom de Boris Ier. Il règnera jusqu’en 1605, chassé par les polonais et le peuple exaspéré. Il ne laisse comme souvenir que celui d’un être fruste qui a surtout veillé à ses intérêts et ceux de sa caste. Et ce Boris Ier a eu une carrière dont rêveraient des jeunes politiques qui font la une des magazines français, avant de devenir tsar il a été « premier ministre » d’Ivan IV. Même dans des temps de crises, les ambitieux à la petite semaine arrivent à leur fins, mais pas pour longtemps. La vraie nature des cuistres apparaît quand ils atteignent les plus hautes responsabilités. Dans la solitude du sommet, le vent souffle fort et emporte même les mauvaises herbes durement enracinées.

La vie, souvent exagérée, du tsar Boris a eu moult adaptation dont la plus connue est celle du grand Pouchkine. Habitué à gloser et déformer par souci poétique toutes les figures historiques de ses écrits, le poète a dépeint un Boris Godounov en proie à ses tourments et le condamne pour l’assassinat du jeune Tsarevitch Dimitri qu’il n’aurait même pas commandité dans la réalité historique. **Modest Moussorgsky** s’est emparé de cette fable historique pour en faire un monumental opéra en 1869 – remanié et augmenté en 1872. Ce compositeur n’est pas le seul musicien a avoir adapté l’histoire de Boris Ier à l’opéra, dès 1710, Johann Mattheson en fera un très bel opéra qui restera enseveli dans des archives allemandes confisquées en 1945 jusqu’en 2005. Le Boris Godounov de Mattheson verra le jour à Kiev, et finalement aura son heure de gloire en 2021 à Innsbruck.

Le **Théâtre des Champs-Elysées**, accueille la production somptueuse du Théâtre du Capitole de Toulouse, créée en novembre 2023. Pour l’occasion l’intrigue de la version de

1869 a été choisie avec son côté plus concis. La mise en scène est du grand **Olivier Py.** Subtilement il fait des références à l'actualité coercitive et nostalgique de la Russie actuelle en montrant l'indéniable rapport entre l'empire déclinant de 1605 et notre époque. Chaque tableau est brossé avec un souci du mouvement, des couleurs qui vont du doré des icônes au cramoisi des braises de la révolte. Les structures qui composent le décor suivent la trame narrative avec un luxe d'ambiances qui laissent pantois. Les chanteurs ont un sens des répliques, le geste est souple et l'on saisit aisément le drame du tsar Boris.

Hélas, la direction d'**Andris Poga** n'a pas su éveiller la moindre nuance et c'est une belle déception, surtout dans le cas de la partition aux mille couleurs de Moussorgsky. L'on regrettera que l'ennui a semblé se figer dans un choix de *tempi* trop monotones, on se noie dans les grandes pages de chaque tableau comme dans un océan de tourbe. L'**Orchestre National de France** manque d'enthousiasme ce qui finalement n'est pas étonnant d'une institution fatiguée, aux réflexes maladroits et nonchalants. En revanche le **Choeur de l'Opéra national du Capitole** sont remarquables, vifs, intelligibles et d'une grande cohésion. Les pages chorales sont un grand moment de musique et l'on retrouve avec plaisir la plume grandiose du compositeur.

Andris Roslavets remplace Matthias Goerne et s'avère un Boris correct quoiqu'un peu scolaire par moments. Face à lui le « faux Dimitri » Grichka d'**Airam Hernandez** a une très belle voix de ténor mais aussi reste un peu en retrait alors que son rôle veule aurait pu le pousser un peu plus dans l'agilité. De toute la distribution, deux rôles ont vraiment brillé. La divine Xenia de **Lila Dufy**, que nous avions déjà remarqué lors du concours Voix Nouvelles 2024. Avec un timbre riche et brillant elle a rendu justice à ce rôle trop court mais magnifique. Le jeune héritier Fiodor est campé par **Victoire Bunel** dont nous ne tarirons pas assez d'éloges sur l'agilité et le phrasé ainsi que sur la belle couleur de son timbre.

Soirée en demi-teinte pour une histoire à la couleur du nadir, aussi sombre que le passé où elle se tapit. Et pourtant, Boris

Ier est le antihéros parfait, l’ambitieux puni par ses propres démons. C’est un sage avertissement aux futurs apprentis politiques qui ne font que grimper sans voir que le précipice est toujours plus proche du sommet que de la base.

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées (du 28 février au 7 mars 2024). MOUSSORGSKY : Boris Godounov (version 1869). A. Roslavets, V. Bunel, L. Dufy… Andris Poga / Olivier Py. Photos (c) Mirco Magliocca.

VIDEO : Trailer de « Boris Godounov » selon Olivier Py au Théâtre des Champs Elysées

---

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre National du Capitole, le 24 Novembre 2023. MOUSSORGSKI : Boris Godounov. A. Roslavets, R. Scandiuzzi, A. Hernandez… Olivier Py /

Andris Poga.

Boris Godounov de **Modest Moussorgski** est un opéra sombre, refusant toute séduction au public, surtout dans sa partition originale en 7 tableaux de 1869. Cette version est aujourd'hui bien connue du public. A Toulouse, *Boris* a été donné dans cette version en juin 1998 dans une mise en scène de Nicolas Joël, avec Michel Plasson à la baguette. Puis en février 2014, c'est Tugan Sokhiev qui avait offert une version de concert absolument bouleversante de théâtralité. Mais jamais une version scénique si puissante n'avait été vue *in loco*.



Olivier Py avec un soin méticuleux et une intelligence redoutable nous délivre sa vision. Il s'agit de prendre le plus de recul possible avec la psychologie et de faire des personnages des archétypes. La situation du tyran choisi par

son peuple passif et vil n’est pas originale en elle-même. Aussi, dès le lever du rideau, nous sommes dans un lieu neutre où des mercenaires maltraitent une foule infantilisée. Tous les conflits anciens ou contemporains sont ainsi présents. C’est toujours le peuple qui est nié avant d’être décimé. Ainsi, l’avènement de Boris, son couronnement, ses abus de pouvoir, sa peur de la chute arrivent sans surprises. Et dans la fin choisie par Olivier Py, nous assistons bien à la mort du tyran, et ensuite à l’avènement du suivant : c’est comme une machine infernale qui jamais ne s’arrêtera. Cette vision essentiellement mélancolique va teinter toute la mise en scène. Le décor est gris, les lumières blafardes ou froides. Les décors, en tous cas vus depuis le parterre, sont écrasants avec de grands murs ou des immeubles immenses qui ferment l’espace. Le peuple rangé dans des cases représente un peu des icônes tout en or. Les costumes sont sombres ou dorés, mais toujours symboliques. Cette absence de nuance est également l’apanage des tyrannies d’état. Cette Russie symbolisée est comme hors sol, elle nous interpelle avec brutalité.

Et l’analogie avec les manières de Poutine aujourd’hui n’est même pas voilée. Ainsi on retrouve sur scène l’immense table actuelle du Kremlin et son lustre. Lorsque sa paranoïa se développe, Boris ira s’y réfugier et montera dans ce lustre vers les cintres comme pour échapper au faux Dimitri aperçu dans son délire. On retrouve toutes les habitudes des tyrans et la plus machiavélique consiste à réécrire l’histoire. Cette question centrale dans le conflit russo-ukrainien est clairement mise en lumière. Jusqu’à la disparition et au meurtre du petit Dimitri qui évoque les enlèvements d’enfants contemporains en Ukraine. Cette subtile mise en abyme est d’une tristesse insondable, elle marque durablement les esprits. C’est intelligent, brillant et sinistre à la fois. Le travail scénique avec les acteurs est d’une précision chirurgicale, cette perfection donne aussi un caractère glacé, glacial et glaçant. Toute sympathie, tout apitoiement, tout rapprochement sont donc interdits, à l’inverse du travail de

mises en scène « classiques », comme en avait pu proposer une Nicolas Joël en 1998. Dans cette mise en scène si aiguë, les chanteurs ne peuvent pas s'épancher, ni nouer de relations entre eux. Chaque stéréotype reste seul. Cette sensation de solitude totale participe au malaise général.

Olivier Py a trouvé dans le chef **Andris Poga** un complice qui va évacuer toute sensibilité dans la partition, tout épanchement, tout lyrisme. La direction d'Andris Poga est froide, tout à fait globale, toujours entière, jamais subtile. La partition est un bloc plein d'aspérités – que rien ne peut entamer. Les acteurs, si précisément corsetés sur le plan scénique et musical, ne peuvent exprimer leurs affects. Vocalement Boris ne peut, comme cela est possible aux basses nobles titulaires du rôle, jouer avec son timbre. Les nuances, les *rubati* pour exprimer les affres de cette âme tourmentée, complexe et malade sont trop rares. La voix d'**Alexander Roslavets** est puissante, plutôt centrale (plus baryton que basse) et sans riches harmoniques graves. Le Pimène de **Roberto Scandiuzzi** est ainsi bien plus charismatique au niveau vocal, et son personnage de moine gagne même quelque truculence. Le Faux Dimitri d'**Airam Hernandez** a vocalement une belle présence et un coté inquiétant qui donne sens aux terreurs de Boris. Cela rend crédible sa prise de pouvoir juste avant le rideau final. Le seul personnage qui garde une sensibilité et qui transmet une émotion forte au public est l'innocent. Il est le premier personnage vu sur scène et cette présence forte par sa fragilité assumée reste dans les mémoires. La voix de **Kristofer Lundin** est très expressive, et son jeu poétique très émouvant. Tous les autres personnages sont très stéréotypés. Ils en deviennent secondaires, malgré des voix intéressantes pour toutes et tous – le baryton russe **Mikhail Timoschenko** se dégageant le plus avantageusement.

Le **Chœur de l'Opéra national du Capitole** chante fort mais ne touche pas par manque de nuances et de variété de couleurs. L'assise des basses n'est pas assez solide pour sonner

véritablement « russe ». Au final, c'est un sentiment trouble qui gagne. Une sorte d'inéluctable, particulièrement mélancolique, domine la soirée. Si scéniquement, c'est un travail saisissant, côté musique nous restons sur notre faim et repensons au *Boris* en version scénique qui nous avait tant ébloui et touché en 2014 dirigé par Tugan Sokhiev (avec la voix d'airain de Feruccio Furnaletto dans le rôle-titre). La partition de Moussorgski y était autrement magnifiée…

CRITIQUE. Opéra. TOULOUSE. Théâtre du Capitole, Le 24 Novembre 2023. Modeste Moussorgski (1839-1881) : Boris Godounov (version de 1869). Nouvelle production. Mise en scène, Olivier Py ; Collaboration artistique, Daniel Izzo ; Décors et costumes, Pierre-André Weitz ; Lumières, Bertrand Klilly. Distribution : Boris, Alexander Roslavets ; Fédor, Victoire Brunel ; Xénia, Lila Dufy ; La nourrice Svetlana Lifar ; Prince Chouski, Marius Brenciu ; Chtchelkalov, Mikhael Timoshenko ; Pimène, Roberto Scandiuzi ; Grigori/Le faux Dimitri, Airam Hernandez ; Missail, Fabian Hyon ; L'aubergiste,Sarah Laulan ; l'Innocent, Kristofer Lundin ; Chœurs et maitrise du Capitole (direction : Gabriel Bourgoin) ; Orchestre national du Capitole de Toulouse. Direction, Andris Poga. Photos : Mirco Magliocca.

VIDEO : Olivier présente « Boris Godounov » dans sa mise en scène au Théâtre national du Capitole de Toulouse

CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». Création de » Tombeau pour Aliénor « (Thierry Escaich / Olivier Py). Patricia Petibon, Héloïse Gaillard (Amarillis)

Soirée mémorable à Fontevraud. Pour lancer la 1ère édition de leur prometteuse Académie (**Les Chants d'Ulysse**, entre le Dôme de Saumur et l'Abbaye royal de Fontevraud pour les conférences et cette création), **Patricia Petibon** et **Héloïse Gaillard** présentent un programme inédit « Destins de Reine » dont la pièce maîtresse est en liaison avec l'histoire du lieu, la création de « Tombeau pour Aliénor ».

D'emblée, le texte d'Olivier Py, admirable à plus d'un titre, très riche et troublant, à la fois déclamatoire et hallucinatoire, pose un immense défi d'incarnation, d'articulation, de suggestion à l'interprète ; mais Patricia Petibon n'en est pas à son premier exploit ; comme par son sujet, il convoque le fantastique et le surnaturel du fait de la figure spectaculaire qu'il célèbre, âme et muse de Fontevraud : Aliénor d'Aquitaine dont le gisant occupe l'église. Tel un spectre toujours vivace, Aliénor, auguste souveraine fut au XIIè siècle, souveraine trois fois : d'Aquitaine, de France, d'Angleterre. Illustre personnalité qui méritait bien ce « Tombeau » musical, composé par **Thierry Escaich**.

A travers l'ombre célébrée d'Aliénor, Olivier Py écrit pour **Patricia Petibon**, un texte somptueusement inspiré, visionnaire, prophétique ; dont le monde si lointain – à 8 siècles de distance, convoque les manes de l'Histoire ; comme un appel rétrospectif, le chant de Patricia Petibon absorbe l'infini poétique d'un texte fleuve et labyrinthique ; elle en exprime surtout la vibration primitive comme si à travers elle, Aliénor, devenue vivante, après son mutisme froid si minéral, ressuscitait le temps du concert. Une incarnation qui puise sa densité aussi dans l'expérience que la cantatrice a vécu, éprouvé dans sa chair, par son chant, au contact du fabuleux metteur en scène et homme de théâtre, – lequel d'ailleurs, au moment de la préparation de la création à Fontevraud, est occupé à Bruxelles à la nouvelle production de l'opéra Henry VIII de Camille Saint-Saëns (spectacle créé en mai 2023 à Bruxelles).

A Fontevraud, l'incantation poétique qu'incarne et porte **Patricia Petibon** revêt une dimension spectaculaire au sens propre du terme, – dévoilement soudain, où l'effigie de pierre (et son livre ouvert emblématique taillé comme elle dans le marbre de sa sépulture) s'active sur scène ; un modèle de tempérament à la fois murmuré, furieux, halluciné, suractif… marathon étourdissant et inouï pour la diva comme pour le public. De surcroît sous la voûte ample du vaste Réfectoire de Fontevraud, la création au sujet sépulcral gagne une résonance fantomatique qui sied parfaitement à la performance. Rien de tel dans une salle de concert lambda. La hauteur de la voûte amplifie davantage la résonance comme le surnaturel de l'évocation.

Le chant et les déplacements de Patricia Petibon lui donnent des allures de pythie et de prophétesse, étrange et familière, tour à tour légère, fantasque, audacieuse, toujours passionnément habitée par l'ombre de la Reine légendaire, mais aussi la femme admirable, à la fois autorité politique et morale, femme de caractère et de beauté, surtout mécène des

arts (danse, musique, littérature illustrant ce « fin'amour », autre nom pour l'amour courtois quand les aimés partaient en croisade)… tous ces thèmes sont évoqués par **Olivier Py**.

Thierry Escaich met en musique chaque séquence de cette « cantate » contemporaine qui laisse peu de répit au chant quasi permanent ; c'est un polyptique aux contrastes assumés ; chacun exigeant de la chanteuse une attention à chaque mot ; chaque accent fait sens ; il brise l'écran de pierre d'un gisant qui nous oppose toujours le secret de son mutisme immobile. Au talent des interprètes, du texte, du compositeur, revient la réussite d'une évocation particulièrement investie qui fait se mouvoir le marbre et palpiter le cœur d'Aliénor. Défi auguste, relevé ô combien, … privilège des grands auteurs.

Le texte et la musique (qui l'enserre et le commente), foudroie littéralement par son intimisme franc ; comme un épanchement mesuré, le cœur d'Aliénor se dévoile, rompt le froid silence du marbre ; il s'anime dans sa fragilité bouleversante. C'est la mère endeuillée qui pleure son cher fils Richard… (« **Stabat Mater** »), et aussi dans un mouvement universel, C'est la mère endeuillée aussi qui pleure l'absence « hémisphérique » (« Stabat Mater »). Ce n'est plus la reine qui siège et s'impose, mais la femme qui s'inquiète, espère, et prie (« **Soupirs** »)… ou renonce et regrette, pour accepter.
Py glisse sa propre relation à la mort, à la perte, au travail du temps et de l'oubli ; mais aussi il évoque la vie d'Aliénor comme un théâtre, y inscrit aussi l'expérience personnelle de la scène comme celle d'un exutoire ; une voie autre qui apaise, renonce, repose (« **Théâtre** »).

TOMBEAU POUR ALIENOR,
création sublime et sépulcrale à Fontevraud

Patricia Petibon et Héloïse Gaillard (Amarillis) célèbrent Aliénor d'Aquitaine dans une cantate conçue par Olivier Py (texte) et Thierry Escaich (musique)



Héloïse Gaillard, Patricia Petibon, Alice Pierrot © classiquenews / PHI

La partition s'ouvre d'abord sur la vibration (sépulcrale, d'outre-tombe) du tambour résonant depuis le cloître voisin, déroulant un formidable tapis funèbre et majestueux sur lequel Amarillis amorce le déroulé instrumental.

« ***Dans le silence, entendez vous, ma voix de marbre ?*** » : la

voix seule déchire le silence ; elle entonne le premier vers qui interpelle chaque spectateur, fait surgir l'ombre de la Reine, comme une ressuscitée ; une imprécation d'abord saisissante et presque terrifiante, puis de plus en plus incarnée et tendre, qui fait chanter la mort dans « le silence pur ». La musique elle-même s'inquiète et panique puis s'organise, suave, mystérieuse ; se précipite et s'agite (« **Soupirs** »), syncope au rythme du cœur (toujours « vert », avec flûtes obligées) – en longues phrases éperdues, aux aigus implorants, Aliénor questionne ensuite ; elle dit son apaisement et son renoncement en un songe éveillé où Py communique aussi allusivement son amour des planches (« **Théâtre** ») tandis qu'Héloïse Gaillard étire le sens de cette confession, au traverso suspendu, interrogatif. Tout au long de la partition, la musicienne en complicité avec Patricia Petibon, change d'instruments, apportant sa juste couleur au texte très évocatoire.

Un intermède instrumental marque une courte pause, introduction à « **Dimanche** », temps détendu où Aliénor, comme enivrée, évoque bienheureuse, la richesse de sa vie intérieure. C'est une vision, riche et stable, qui associent musique et lumière ;

« **Carpe diem** » est une séquence dramatique, plus sombre, où le tambour préalable scande sa marche fatiguée ; le texte, plus parlé que chanté (hommage au théâtre pur) exprime le bénéfice de la vie nocturne en visions expressionnistes : Escaich déploie un spectre sonore saturé, scintillant, à la fois délirant et entêtant. Olivier Py se livre ; il confesse avec justesse que le (plus grand) défi est de s'aimer soi-même, « victoire et grâce suprême ». Comment ne pas adhérer à telle clairvoyance ?

Puis Aliénor souligne l'attachement à son fils Richard (le fameux « Cœur de Lion ») ; sa douleur profonde (« **Stabat Mater** », référence à la Vierge douloureuse au pied de la Croix) comme une mère endeuillée dont la couleur doloriste et

plaintive est inscrite par le hautbois (aux irisations mélodiques néobaroques).

Dans la dernière séquence « **AZUR** », – l'azur de la Reine recluse à Fontevraud dont l'imaginaire foudroie la clôture des murs-, Aliénor se dévoile ; c'est une mise à nu sur les vers les plus inspirés d'Olivier Py ; la musique de Thierry Escaich renoue avec l'esprit des *regrets* et du *renoncement* des Vanités et Natures mortes du XVIIè. L'instrumentarium est riche, l'écriture puissante, souvent bouillonnante ; à l'image d'une Reine suractive, son autorité politique étant l'égale de sa sensibilité artistique. Amarillis et Patricia Petibon réalisent un splendide portrait d'Aliénor, figure majeure de Fontevraud. La conclusion referme la boucle poétique de ce sublime sépulcral ; « **Azur** » synthétise ce qui s'est passé alors, dans et par le chant : malgré la froideur du gisant, malgré « la note blanche du silence », Patricia Petibon a fait « s'épancher » la pierre, et troubler nos esprits enivrés. Le marbre vit et palpite, comme il est dit alors en purs alexandrins, métrique parfaitement maîtrisée par le poète inspiré :

« ***et partout le silence étend sa note blanche***
quand sous le gisant froid mon pauvre coeur s'épanche »

Après le concert et cette création majeure, les spectateurs peuvent (re)découvrir à quelques pas du réfectoire, dans l'église de Fontevraud, les gisants des deux couples : Aliénor et Henri Plantagenêt, Richard et son épouse… quatuor invoqué et que Py restitue au silence de la nuit, au secret (célébré, préservé) de leur vie intérieure. On ne peut imaginer meilleure invocation. Et interprétation plus juste. On ne saurait trop recommander d'écouter ce texte saisissant et cette musique ciselée par de telles interprètes, à nouveau au Festival d'Ambronay (30 septembre 2023).



CRITIQUE, concert. FONTEVRAUD, Réfectoire, le 14 avril 2023. « Destins de Reine ». **Tombeau pour Aliénor**, création. **Patricia Petibon**, soprano. **Amarillis**, **Héloïse Gaillard** (flûtes, hautbois). Photos le gisant d'Aliénor d'Aquitaine DR

VIDÉO

LIRE aussi notre ARTICLE ANNONCE 1ère Académie Les Chants d'Ulysse / Patricia Petibon / Héloïse Gaillard – 14 – 24 avril 2023

https://www.classiquenews.com/saumur-fontevraud-1ere-academie-les-chants-dulysse-conferences-et-concert-final-jusquau-22-avril-2023/

SAUMUR, FONTEVRAUD. 1ère Académie Les Chants d'Ulysse, conférences et concert final, jusqu'au 22 avril 2023

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, La Monnaie, le 11 mai 2023. SAINT-SAËNS : Henry VIII. L.

Lhote, M. A. Henry, N. Gubisch … Olivier Py / A. Altinoglu.

Sur la douzaine d'opéras que **Camille Saint-Saëns** composa entre 1872 et 1911, c'est bien simple… on n'en joue qu'un seul régulièrement, son fameux « Samson et Dalila » (dont l'Opéra Grand Avignon mettra à son affiche en juin prochain), et qui demeure donc le seul à être joué sans interruption depuis sa création à l'Opéra de Weimar en 1877 (grâce à l'indéfectible soutien de Liszt). De tous les ouvrages du compositeur français (Déjanire, Ascanio, Phryné ou Proserpine), un seul – après Samson -, a laissé quelques traces durables : Henry VIII dont les barytons chantent quelquefois en récital l'air « Qui donc commande quand il aime ? ». Les librettistes Pierre Léonce Détroyat et Armand Silvestre proposèrent d'abord leur livret à son aîné Charles Gounod qui le refusa, car il n'aimait pas le personnage qu'il aurait dû défendre en musique, ce « pourceau couronné, ce Barbe-Bleue émérite, doublé d'un pitoyable et vaniteux théologien » selon ses propres mots ! Henry VIII, qui échut donc à Saint-Saëns, est un ouvrage dont les teintes délicates et l'intimité dominent largement, et où le compositeur fait ressortir la cruauté du drame, en la mettant en contrepoint d'une ambiance et d'une distinction toutes royales. Henry VIII, après tout et on le sait, était un musicien subtil ; il est ici à la fois

monstrueux et délicat, cruel et passionnément épris. Anne de Boleyn n'est pas moins monstrueuse d'ambition et pourtant fragile, car elle pressent déjà sa fin tragique. Quant à Catherine d'Aragon, elle évolue de la douceur à la fermeté sans jamais se départir de sa noblesse.

La nouvelle reprise de cette opéra malchanceux au Théâtre Royal de La Monnaie de Bruxelles – après les essais du Théâtre Impérial de Compiègne (avec Philippe Rouillon et Michèle Command) en 1991 et le Gran Teatre del Liceu (avec Simon Estes et Montserrat Caballé) en 2002 – fait donc figure d'événement, et le voyage vers la Capitale belge (le titre est à l'affiche jusqu'au 27 mai) paraît s'imposer à tout amateur de rareté lyrique et / ou du genre « Grand-Opéra français » auquel il s'apparente.

L'événement, c'est aussi que **Peter de Caluwe** a fait appel au duo (sur scène comme dans la vie) **Olivier Py** / **Pierre-André Weitz** pour mettre en images ce grand-opéra – après l'éclatante réussite qu'avait constitué le parangon du genre, en 2011 sur cette même scène : leurs inoubliables « Huguenots » de Meyerbeer (repris la saison dernière in loco). L'on pouvait faire confiance à l'ancien directeur du Festival d'Avignon – auto-proclamé dans le programme de salle (et à juste titre !) comme « Monsieur Grand-Opéra » – de donner tout son lustre à ce flamboyant ouvrage.

Py n'occulte rien de la violence du Monarque (son air *« Si j'apprends qu'on s'est raillé de moi, la hâche désormais…* ») et de son époque, qu'il transpose ici à celle du livret, c'est-à-dire en pleine révolution industrielle du dernier quart du 19ème siècle, ce dont atteste les costumes des protagonistes comme du chœur (à l'exception de Jeanne d'Aragon, qui conserve ses oripeaux du XVIème siècle). On y retrouve, grâce à son scénographe **Pierre-André Weitz**, le même goût du faste et du spectaculaire qui avait déjà fait le succès des Huguenots précités, avec ces magnifiques éléments de décors mobiles formant un palais sombre et noir, mais

munificent. On y retrouve aussi les éclairages violents (alla Caravage) qu'il affectionne tant (ici réglés par **Bertrand Killy**) et ces scènes de foule qu'il manie comme personne, de même que sa marotte pour les hommes nus parmi les danseurs (mais un seul se prête au « jeu » ce soir !) dans les nombreuses chorégraphies dont la partition est truffée.

Las, le grand ballet (de 25 minutes !) qui clôt l'acte II et qui devait être interprété (par une brillante équipe de dix danseurs, pendant l'entracte) sur une scène placée à l'extérieur sur le parvis du théâtre a dû être supprimé au dernier moment à cause de la pluie, les écrans placés un peu partout dans le théâtre montrant une image figée de ce podium trempé, tandis que la musique (enregistrée) du ballet résonnait depuis des enceintes. Certaines scènes particulièrement fortes impriment la rétine et donnent toute sa saveur à la direction d'acteurs qui est l'un des points forts d'Olivier Py. Ainsi de la scène du supplice de Buckingham (qui se confond ici avec la crucifixion du Christ, au travers d'une majestueuse reproduction d'une toile du Tintoret), de la fameuse « scène du Synode » (avec son grand effet musical paroxystique), ou cette scène (un peu gratuite cependant, même si elle « colle » à l'idée du metteur en scène qui relie le contexte sociétal du règne de Henry VIII à celui de la période de la transposition) – où une locomotive surgissant du fond du plateau vient défoncer le mur du palais, pour un effet de surprise garanti sur un public estomaqué.

Nouvelle production à La Monnaie, Bruxelles

Olivier Py, « monsieur Grand Opéra » après ses Huguenots flamboyants in loco réussit un somptueux et sombre Henry VIII

où domine Lionel Lhote dans le rôle-titre



Pour défendre la partition, il fallait une équipe de comédiens / chanteurs aguerrie, et le contrat est en grande partie tenu, à quelques exceptions et bémols près – les chanteurs capables de chanter ce répertoire, on le sait aussi, n'étant pas légion. Dans le rôle-titre, à seigneur tout honneur puisqu'il est non seulement la pierre angulaire du spectacle mais aussi le chanteur qui domine les débats et rallie tous les suffrages, le baryton wallon **Lionel Lhote** est un Henry VIII de rêve, cochant toutes les cases que nécessite sa partie (les mêmes que réclament Posa dans Don Carlos de Verdi auquel l'ouvrage offre nombre de troublantes similitudes) : noblesse d'accent, beauté et mordant du timbre, autorité, puissance vocale, des qualités doublées d'une magistrale présence scénique.

Si **Marie-Adeline Henry** (Catherine) est bien le « falcon » qu'exige la partition, c'est au prix de suraigus constamment criés et perçants (dont un ou deux partent même totalement en vrille, au cours de la soirée), mais la chanteuse a heureusement aussi l'occasion de chanter dans la douceur de son beau soprano lyrique, et elle déclenche une longue ovation méritée à la fin de son long air (final) à l'acte IV : un air « Oh, souvenirs cruels » où l'artiste chante la douleur de la reine déchue, en sachant trouver des accents d'un pathétisme touchant. Anne Boleyn, sa rivale, est la mezzo française **Nora Gubisch**, dont la diction n'est pas toujours châtiée, mais la voix assez capiteuse et charnue pour rendre justice à son personnage.

Dommage, le ténor britannique **Ed Lyon**, dans le rôle central (bien qu'obscur historiquement parlant) de Don Gomez de Féria, ne se situe pas à la même hauteur, car ce tenorino qui serait certainement très bien en Elvino ou Don Ottavio n'a rien du ténor lyrique (voire héroïque) exigé par la partition (il y aurait fallu un Enea Scala – présent sur cette même scène le mois dernier dans Bastarda / mars 2023). En revanche, **Vincent Le Texier** – dans une forme éblouissante ce soir – campe un grandiose Cardinal Campeggio, le légat du Pape envoyé à la cour d'Angleterre, avec sa voix péremptoire et noire, et un jeu scénique particulièrement abouti. Dans les rôles secondaires, se détachent le Norfolk du baryton belge **Werner van Mechelen** et le Surrey du ténor **Enguerrand de Hys**, excellents de diction et dans leur ligne de chant, tandis que l'on regrette que le rôle de Cranmer, confié ici à la belle basse de Jérôme Varnier, ne soit réduit qu'à quelques courtes interventions.

En fosse, l'**Orchestre Symphonique de La Monnaie** brille de mille feux, sous la battue de son directeur musical **Alain Altinoglu**, dont la direction évolue dans cet opéra semé d'élégantes embûches avec infiniment de naturel et d'éclat

mêlés, tandis que le chœur « maison » se couvre de gloire dans une partition où il est particulièrement sollicité. Une inoubliable soirée de « Grand-Opéra » – comme le Théâtre Royal de La Monnaie nous a habitués à en vivre !



CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, Théâtre Royal de La Monnaie, le 11 mai 2023. SAINT-SAËNS : Henry VIII. L. Lhote, M. A. Henry, N. Gubisch, V. Le Texier… **Olivier Py** / A. Altinoglu. Photos © Matthias Baus

VIDÉO : teaser de « Henry VIII » au Théâtre Royal de La Monnaie par Olivier Py

LIRE aussi notre présentation du live streaming HENRY VIII de Saint-Saëns à la Monnaie, le 16 mai 2023 :

https://www.classiquenews.com/live-streaming-opera-saint-saens-henry-viii-bruxelles-de-munt-la-monnaie-le-16-mai-2023-19h-cet/

LIVE STREAMING, opéra. SAINT-SAËNS : Henry VIII – Bruxelles, De Munt / La Monnaie, le 16 mai 2023, 19h CET

STREAMING OPERA

–

STREAMING OPERA. HENRY VIII de Saint-Saëns par Olivier Py à La Monnaie de Bruxelles était diffusé en live streaming le 16 mai 2023 – LIRE ici notre présentation annonce du Streaming OPERA depuis Bruxelles : https://www.classiquenews.com/live-streaming-opera-saint-saens-henry-viii-bruxelles-de-munt-la-monnaie-le-16-mai-2023-19h-cet/

LIVE STREAMING, opéra. SAINT-SAËNS : Henry VIII – Bruxelles, De Munt / La Monnaie, le 16 mai 2023, 19h CET

Avec Ascanio, créé en 1890, (et depuis Benvenuto Cellini de Berlioz), **Henry VIII** (créé en 1883) marque **le génie de Saint-Saëns** et la passion des Français pour **la Renaissance**. Le XIXè romantique aime le XVIè, alternative poétique et dramatique aux sujets mythologiques. Chacun y puise cette alliance pathétique et tragique entre passion et noblesse, devoir et désir, politique et sentiment.

Ainsi le roi Tudor offre tout cela à la vision opératique de Camille Saint-Saëns : sa vie dépassant même le cadre romanesque. Six mariages, deux annulations, deux décapitations et la fondation de sa propre Église, contre l'autorité de Rome… à la recherche d'une épouse convenable, Henri VIII Tudor, n'a rien sacrifié à sa vie amoureuse, fusionnée même à

l’exercice du pouvoir.
L’opéra de Saint-Saëns souligne le triangle amoureux – le roi et ses deux femmes , sur fond de conflit religieux (Catherine la Catholique / Anne la Réformée) : **Londres, 1533**, au palais circulent des rumeurs sur l’intention du roi d’épouser Anne Boleyn mais il est marié à la catholique Catherine d’Aragon, union qu’il ne peut annuler sans l’accord du Pape. Anne Boleyn devient marquise de Pembroke, et rejoint les dames d’honneur de la Reine Catherine…
A l’acte II, l’action se précipite. A Richmond où Anne et Hanry convolent, paraît Catherine qui reproche à sa rivale, son ambition. Passionné, Henry promet à Anne de répudier Catherine et de l’épouser : le destin de la Reine est scellé…
Le III souligne le conflit ouvert entre le légat du pape et Henry VIII ; mais ce dernier obtient le soutien du parlement et du peuple ; le divorce est officialisé et la nouvelle église, proclamée.
Le IV évoque les inquiétudes de la nouvelle reine Anne ; elle redoute que le roi Tudor ne découvre son ancienne liaison avec Gomez, ambassadeur d’Espagne. Catherine à laquelle le Roi rend visite, hésite à remettre la lettre qui compromettrait Anne… mais elle renonce et jette le document précieux au feu : c’est suffisant pour Henry dévoile sa nature colérique ; il menace de la hâche, tous ceux qui l’auraient trahi….

Henri VIII, grand opéra historique, offre une partition riche en contrastes : ardeur et pudeur, jalousie et renoncement, intimité et solennité. À Bruxelles, **Olivier Py** réalise sa nouvelle mise en scène. Décors impressionnants (machinerie spécifique), intensité dramatique, musique captivante, la production propose un voyage musical et scénique, du 16ème siècle à nos jours, et pose la question : jusqu’où un homme de pouvoir peut-il aller pour servir ses propres ambitions ? Parjure, trahison, crime, manipulation… depuis Monteverdi et le personnage de Néron (l’Incoronazione di Poppea), on pensait que passion et pouvoir rendaient fou ; Henry Tudor indique une autre voie : rien ne peut arrêter la violence d’un pouvoir

devenu fou, surtout quand ce dernier aime et se passionne contre toute raison… en l'occurrence, amour et pouvoir composent un cocktail explosif !

VOIR le LIVE STREAMING / – **SAINT-SAËNS : Henri VIII** – Bruxelles, De Munt / La Monnaie / **le 16 mai 2023, 19h** CET : https://operavision.eu/fr/performance/henry-viii

EN REPLAY jusqu'au 16 nov 2023, 12h



PLUS D'INFOS sur le site de l'**Opéra La Monnaie / De MUNT**

BRUXELLES / Henry VIII
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/program/2316-henry-viii

RESSOURCES et présentation sur le site de La Monnaie de Bruxelles :
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/mmm-online/2785-henry-viii

PRODUCTION présentée à La Monnaie de Bruxelles : du 11 au 27 mai 2023
Réservation :
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/program/2316-henry-viii

Musique : **Camille Saint-Saëns**
Texte : Léonce Détroyat et Armand Silvestre
d'après les œuvres de William Shakespeare & Pedro Calderón de la Barca
Création à l'Académie nationale de musique, Paris : le 5 mars 1883

Distribution / cast :

Henry VIII : **Lionel Lhote**
Don Gomez de Féria : Ed Lyon
Cardinal Campeggio : Vincent Le Texier
Comte de Surrey : Enguerrand de Hys
Duc de Norfolk : Werner van Mechelen
Cranmer: Jérôme Varnier
Catherine d'Aragon : Marie-Adeline Henry
Anne de Boleyn : **Nora Gubisch**
Lady Clarence : Claire Antoine

Garter / Un officier : Alexander Marev
Un huissier de la cour : Leander Carlier

Quatre dames d’honneur
Alessia Thais Beradi
Annelies Kerstens
Lieve Jacobs
Manon Poskin

Quatre seigneurs
Alain-Pierre Wingelinckx
Luis Aguilar
Byoungjin Lee
René Laryea

Orchestre symphonique de La Monnaie

Direction musicale : Alain Altinoglu
Mise en scène : **Olivier Py**
Décors et costumes : Pierre-André Weitz
Lumières : Bertrand Killy
Chorégraphie : Ivo Bauchiero
Chef des Chœurs : Stefano Visconti

EXTRAIT VIDEO : **Karine Deshayes** chante la prière de **Catherine d’Aragon** / Henry VIII de Camille Saint-Saëns / Ô cruel souvenir (acte IV),
quand la souveraine répudiée par Henry attend de la recevoir pour une dernière confrontation…

RESSOURCES DE MUNT / Bruxelles – galerie de photos des répétitions, Olivier Py et les solistes au travail :
https://www.lamonnaiedemunt.be/fr/program/2316-henry-viii

CRITIQUE

LIRE ici la critique de la production à Bruxelles / La Monnaie par notre rédacteur Emmanuel Andrieu, spectateur de la représentation du 11 mai dernier :

Olivier Py, « monsieur Grand Opéra » après ses Huguenots flamboyants in loco réussit un somptueux et sombre Henry VIII où domine Lionel Lhote dans le rôle-titre …

CRITIQUE, opéra. BRUXELLES, La Monnaie, le 11 mai 2023. SAINT-SAËNS : Henry VIII. L. Lhote, M. A. Henry, N. Gubisch … Olivier Py / A. Altinoglu.